

Préface

L'endurance de l'exil

Selon le mot d'Eschyle l'homme est un être que l'épreuve enseigne, et il faut reconnaître que la souffrance de l'exil subi, qui chasse de l'espace du chez soi, qui fait être en terre étrangère, est l'une des épreuves humaines les plus radicales, car elle atteint l'identité même de la personne. L'importance de cette expérience de l'exil fait que la réflexion sur l'exil comme relégation, produisant l'isolement, la discontinuité et l'étrangeté n'est pas nouvelle, et les juristes de l'Antiquité faisaient déjà la différence entre la *relegatio*, qui est un éloignement sans dégradation civique, et la *deportatio*, qui est en outre une suppression du lien civique¹. En effet, l'exil, qu'il soit une mise aux confins de l'espace commun ou une expulsion, n'est pas un simple accident de l'existence, mais il porte atteinte au noyau le plus intime de la personnalité. L'exil est une possibilité de l'existence humaine présente dans la comparaison traditionnelle de la vie de la personne avec un chemin : ce chemin peut se vivre dans la quiétude de celui qui est certain d'être à sa place, d'être chez lui, cependant il peut se vivre également dans la profonde inquiétude de celui qui n'est plus dans sa patrie ou qui se demande où est véritablement sa patrie. La violence, la folie, mais également l'amour de la vérité, peuvent faire passer la personne d'un statut de dignitaire à un état d'étranger sans fonction. Se dessinent alors deux styles de vie, deux possibilités de l'existence,

1. Voir Philippe Bleaudau, *Exil et relégation. Les tribulations du sage et du saint durant l'Antiquité romaine et chrétienne (I^{er}-VI^e s. ap. J.-C.)*, Paris, De Boccard, coll. « De l'archéologie l'histoire », 2008.

qu'il n'y a pas nécessairement à opposer, car ces deux façons de cheminer peuvent se retrouver dans la même personne à des degrés divers : il y a la vie installée dans la sécurité d'une place bien définie dans l'espace social et il y a la vie aventurière, nomade, de celui qui ne sait pas bien quelle est sa place, qui se cherche, et pour lequel son lieu où être est un avenir. La littérature a très largement décrit ces deux possibilités d'être qui, encore une fois, ne doivent sans doute pas être rigidifiées dans une opposition stricte : la quiétude du chez soi ne peut jamais être totale et l'être-au-monde n'est pas en lui-même un exil. Le chez soi et l'exil sont deux structures de l'existence historique, et c'est pourquoi ce n'est pas seulement sa place dans la vie sociale qui est en cause, mais plus douloureusement sa capacité à se tenir debout à travers le monde avec ses mains faites pour contempler et pour agir.

Pascale Drouet met en lumière cette endurance de l'exil telle qu'elle est donnée d'une façon extrêmement riche à penser dans les tragédies de Shakespeare. Elle montre quelles sont pour Shakespeare les différentes réponses possibles à l'exil politique : la mise au ban, le statut d'étranger, cela peut conduire à l'effondrement, à la folie, comme cela peut conduire à la révolte et à la guerre. Cette mise au ban est le plus souvent décrite dans des situations où elle est totalement injuste : Cordélia et Kent dans *Le Roi Lear* sont exilés à cause de leur refus de la flatterie et de leur exigence d'intégrité et de vérité. Coriolan lui aussi refuse de se plier aux circonstances et manifeste un idéal de vérité peu compatible avec la flexibilité et la patience nécessaires à la vie politique. Plus précisément Coriolan ne possède pas cette patience souple qui permet de s'ajuster à un monde mouvant, mais il possède la patience ferme et dure de celui qui refusant tout compromis ne vit que pour l'exigence absolue de la Rome idéale. Pascale Drouet souligne cette « rugosité radicale » de Coriolan qui manifeste cette noblesse surhumaine de celui qui n'est que la pure affirmation de sa volonté : « His nature is too noble for the world » (III, 1, 257). La figure de Kent dans *Le Roi Lear* ne met pas en lumière exactement la même tension

puisque Kent réactive à la fois la situation de Socrate et celle du Christ, qui sont tous les deux mis à mort uniquement à cause de leur souci de dire le vrai tant qu'ils pourront parler. En effet, ici c'est le fait même de vouloir dire la vérité qui fait de lui un traître à son roi : il refuse le principe de la vanité selon lequel un roi veut qu'on lui mente.

Comme le montre Pascale Drouet, le ressort tragique du *Roi Lear* et de *Coriolan* consiste à déterminer qui est le traître, qui est véritablement l'étranger à son roi et à sa patrie, et cela engage une réflexion sur l'exil dans la mesure où les exilés qui paraissent des traîtres sont en fait les seuls vrais fidèles au roi ou à Rome. Cela dit, dans les tragédies de Shakespeare, l'exil politique est d'abord une rupture de la temporalité, une discontinuité de l'existence, et donc une vraie souffrance dans laquelle l'homme perd sa capacité à s'unifier, à se tenir. Autrement dit, la dépossession sociale et matérielle n'est pas anecdotique, et il ne s'agit en aucun cas de minimiser la dimension de perte propre à l'exil : Shakespeare ne décrit pas un héros plus fort que le monde et ses vicissitudes et du jour où Cordélia se retrouve privée de dot, elle perd non seulement une bonne part de sa valeur sociale, mais également une partie de son être. Or la force des tragédies de Shakespeare est de ne pas relativiser cette épreuve de la perte pour montrer qu'une telle privation subie est ce qui en retour fait apparaître le lien vital au natal. Mowbray dans *Richard II* parle de « My native English » (I, 3, 160) et cela signifie que l'exil permet de prendre conscience du lien essentiel entre l'être et la langue. Dans un autre registre, Cordélia, en rompant avec les attentes de son père, laisse se manifester la vraie fidélité à son père, celle qui est fondée sur le véritable amour filial : elle répond à l'exil par l'amour et cet amour manifeste une spatialité plus forte que tout exil puisqu'elle sait demeurer là où elle aime.

Cela souligne combien il est important de ne pas s'en tenir à une représentation géographique de l'exil : le chemin d'exil n'est rien d'extérieur, il n'est rien de séparable de la personne, et il faut bien reconnaître que l'homme existe à travers son exil. Dès

lors, comme l'explique Pascale Drouet en lisant Shakespeare, il y a des formes très différentes de l'exil. Il est tout à fait possible d'être exilé sans quitter son pays et dans cette situation c'est son propre sol qui se dérobe, sa propre terre qui devient étrangère. Lear lui-même se trouve mis en exil en étant privé de sa suite, car en perdant ce symbole de sa dignité, il perd cet ultime chez soi et devient tel un escargot sans sa coquille. Sa réponse à cet exil est alors l'exil sans issue de la folie, dernier ressac de la personnalité. Chaque personne possède sa façon propre de suivre le chemin de l'exil, et c'est pourquoi il est indissociable de la façon dont on y avance. Lear lui-même implore de Cordélia cette façon propre de cheminer qu'est la patience de l'amour : « You must bear with me. Pray you now, forget / And forgive. I am old and foolish » (IV, 6, 76-77).

À côté de la folie et de l'amour, une troisième façon de vivre l'exil est possible : puisque l'intention qui anime la mise au ban d'une personne est la volonté de la priver de tout moyen d'action, l'épreuve de cette privation peut conduire l'exilé à un retour sur lui-même qui le conduit à l'action. Bolingbroke dans *Richard II* revient d'exil et réclame ses droits légitimes pour retrouver son chez soi, et ce retour est possible car l'annonce de l'exil fut pour lui l'occasion de prendre conscience de son identité : il peut affirmer avant son départ qu'il demeurera « a true-born Englishman » (I, 3, 309). De façon assez différente Coriolan chassé de Rome et voulant se venger pourra aider Rome à prendre conscience d'elle-même et à s'unifier. Volumnia exprime la tension tragique de la pièce : « Alack, or we must lose / The country, our dear nurse, or else thy person, / Our comfort in the country » (V, 3, 110-112). Rome n'est pas un lieu géographique à prendre, et la prendre, c'est la perdre, car Rome est un lieu spirituel dans lequel chaque citoyen doit pouvoir être en paix. La compassion de Coriolan n'est pas la faiblesse d'un homme de guerre un moment ému par sa mère, mais la prise de conscience que Rome est un *ethos*, celui de la paix, et que l'amour de cet *ethos* doit être plus fort que le désir de vengeance lié à la blessure de l'exil. Dans la façon de cheminer qui est la

sienne, Coriolan ne peut pas revenir à Rome, mais il peut rendre Rome possible en abandonnant son désir de vengeance et en rendant la réconciliation possible, au prix de sa vie. Le chemin d'exil qui était un chemin de violence se transfigure en chemin de paix : Coriolan et Cordélia, tout en vivant de façon très différente l'exil, renoncent à demander des comptes et consentent à donner leur vie, l'un par amour de la paix et l'autre pour l'amour d'un père. Ainsi la souffrance de l'exil n'exclut pas le pardon qui rend un avenir à la communauté en donnant à voir une vérité supérieure aux arrangements du monde et la parole s'y trouve elle-même lestée d'un poids nouveau comme le dit Shakespeare dans *Richard II* : « Where words are scarce, they are seldom spent in vain, / For they breathe truth that breathe their words in pain » (II, 1, 7-8).

On est ici très éloigné de la conception stoïcienne de l'exil, qui pourtant recevait un nouveau développement à l'époque de Shakespeare, selon laquelle le sage est partout chez lui. Certes, pour le stoïcisme l'exil est également un moment de prise de conscience de soi, mais au sens où il s'agit de prendre possession de soi en se détachant du monde, qui est nécessairement un lieu d'exil, pour porter avec soi ses vertus. En effet, Shakespeare ne suit pas cette conception d'une liberté hors du monde pour laquelle aucune terre n'est étrangère, puisque l'exil est la maison même du sage. Avec l'infinie richesse de ses descriptions, Shakespeare montre qu'il ne saurait y avoir d'indifférence des lieux et que nier la différence entre l'ici et l'ailleurs n'est qu'une patience forcée qui conduit à vivre partout et nulle part. Comme le met en lumière Pascale Drouet à partir des situations concrètes développées par Shakespeare, il est insensé de vouloir déspatialiser l'existence : toute existence est un acte de spatialisation qui peut inclure un moment de déspatialisation, mais sur l'horizon du lieu recherché où il est possible d'être. Encore une fois, l'exil politique subi ne consiste pas simplement à perdre sa place au soleil, une place qui demeurerait extérieure et qui ne serait pas liée au plus intime de la personnalité. Il est essentiel de différencier l'indifférence des places de l'espace

géométrique de la spatialité qualitative du tragique de l'existence. Pour l'homme perdre son identité politique de roi, de fille, de patricien, et pas simplement sa fonction dans l'espace social à un moment donné, cela revient à perdre quelque chose de sa verticalité, de sa capacité à se tenir entre ciel et terre. Dans cette mise en cause de son identité, qui n'est pas ce que l'on fut mais plus profondément ce que l'on a à être, l'exil peut devenir le prélude à une véritable instauration, tel Edgar dans *Le Roi Lear* qui finit par trouver ce qu'il lui revient de faire. L'exil n'est donc pas nécessairement un état qui conduit à vivre selon le mode de l'atopie, soit par faiblesse soit par force, et il peut devenir la possibilité de prendre conscience de sa tâche propre dans un monde qui est toujours particulier. L'endurance de l'exil n'enferme pas alors dans une recherche abstraite hors du monde, dans la poursuite d'un idéal désincarné, mais il est ce qui pousse à agir en vérité en ce monde que l'on ne choisit pas. Shakespeare le dit plusieurs fois, l'épreuve de l'exil est l'épreuve même du temps qui ne passe pas assez vite : la volonté doit accepter ce temps de l'impuissance, de l'inaction et de la finitude. Cependant, dans ce rapport de la volonté au temps, il ne s'agit pas simplement de distinguer une patience pour le bien et une patience pour le mal, mais de montrer également que la patience pour le mal est une mauvaise patience et la patience pour le bien une bonne patience. Autrement dit, seul celui qui aime sait véritablement prendre patience, sait attendre que la situation se dénoue, sait oublier et pardonner et sait prendre en pitié sans humilier. Même Lear fait le choix de l'endurance, « I will endure » (III, 4, 18), néanmoins le sage est celui qui demeure fidèle à lui-même, même si c'est une souffrance, même si cela augmente sa souffrance, et c'est pourquoi cette patience, telle celle de Job, n'est pas tant une façon de s'attacher désespérément à des valeurs qu'une façon de cheminer, une façon de répondre du monde en dépit de la violence du monde sur soi. C'est parce que l'identité personnelle est une manière de cheminer et non un état que la nouveauté est possible, et Coriolan n'est jamais plus lui-même qu'au moment où il cède, contre tout ce qu'il fut, à la compassion. Un tel renoncement à la domination passe pour une folie

aux yeux des hommes du commun et pourtant il est le moment où se manifeste l'humanité même de l'homme.

Le sage ne répond donc pas à l'exil subi par la patience forcée de la posture stoïcienne, qui est une fuite du monde, ni par la vengeance, qui est une destruction du monde, ni encore par la folie, qui est un oubli du monde, mais en prenant conscience de ce qu'il a à faire en propre pour ce monde qui pourtant le rejette. L'épreuve de l'exil enseigne à l'homme à faire face au tragique de l'existence et les tragédies de Shakespeare nous donnent à comprendre que l'oubli de ce tragique est peut-être le plus grand danger pour l'homme. L'épreuve de l'exil, qui veut réduire l'exilé à la pure passivité, est l'épreuve même de la volonté, car elle reconduit à l'exigence de bien vouloir. Ainsi la communauté humaine ne s'explique pas uniquement par la continuité du temps historique, mais également par le secret d'une résolution intérieure à partir de la discontinuité de l'exil. Cette résolution peut conserver sa dimension d'indétermination, puisqu'encore une fois la question n'est pas de savoir quoi aimer dans le monde, mais de savoir aimer dans le monde, et c'est ce que signifie ce vers de *w* : « Love loving not itself none other can » (V, 3, 87).

Emmanuel Housset

Université de Caen-Basse-Normandie (UCBN)